à M. le baron Desgenettes.

13

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE MÉDECINE,

Le 11 Octobre 1814;

PAR M. LESEURE,

Docteur en Médecine, l'un de ses Secrétaires.

Notice biographique sur MM. Guillotin, Le Gallois, Saillant et Des Fresne.



A PARIS,

De l'Imprimerie de NAUDIERE, rue des Prouvaires, N°. 16.

OCTOBRE 1814.



DISCOURS

PRONONCÉ à la rentrée de la SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE MÉDECINE, le 11 octobre 1814, par M. le Docteur *LESEURE*, l'un de ses Secrétaires.

MESSIEURS,

RÉUNIS depuis dix ans en société, sous le titre d'*Académie*, vous avez constamment dirigé vos travaux vers la Médecine pratique ; vous avez, en toute occasion, fait voir qu'il était impossible d'en atteindre le but sans un grand fond de connaissances, et sans avoir pour boussole la théorie

expérimentale, ou plutôt cette expérience générale qui résulte des découvertes en physique, chimie et anatomie, ainsi que des observations particulières des médecins de tous les temps et de tous les pays.

C'est, en effet, par cette expérience qu'on peut se former une juste idée de la Médecine clinique; c'est elle seule qui peut nous rendre capables de discerner tous les désordres qui ont lieu dans les fonctions de notre économie; c'est elle seule, enfin, qui peut fonder la réputation du vrai praticien.

En un mot (et je me plais à le répéter), on ne devient habile dans la pratique, qu'autant qu'on a les lumières nécessaires pour déterminer la nature d'une maladie, pour s'assurer de sa cause, pour en prévoir les effets, pour démêler les complications, pour découvrir la source des accidens, pour saisir les vraies indications, et les distinguer des apparences qui peuvent jeter dans des méprises et des fautes très-graves.

De quel esprit d'observation ne faut-il pas être doué pour surmonter toutes ces difficultés et pour arriver à un résultat satisfaisant? Ce n'est point par l'exercice seul de la Médecine que

l'on acquiert cette expérience lumineuse ; on n'y parvient qu'à force d'approfondir, par la lecture et la méditation, les écrits des médecins de tous les lieux et de tous les siècles ; on n'y parvient qu'en s'appropriant, pour ainsi dire, leurs observations particulières.

J'en appelle, Messieurs, à votre conscience, à ce sentiment intime qui nous oblige, malgré nous, à confesser la vérité : je vous le demande, si ce n'est point par la pratique de ces principes que sont arrivés à une véritable célébrité nos vénérables collègues qui, naguère, siégeaient parmi nous, et dont le fatal destin nous a irrévocablement séparés dans le cours de cette année.

L'un, Messieurs, est M. *Guillotin*. Vous l'auriez deviné, quand même je ne vous l'aurais pas nommé, car vous le portez tous dans votre cœur. Eh ! comment n'y serait-il pas, après tout ce qu'il a fait pour la gloire de la Médecine et le bonheur de l'humanité ?

Sans doute les éloges sont inutiles pour celui qui n'est plus ; mais la postérité a besoin d'exemples. Où peut-elle en trouver de meilleurs que dans le récit historique de la vie de M. *Guillotin*, si habillement tracé par son ami et son contempo-

rain, le docteur *Bourru*? C'est dans ce monument littéraire que nos neveux apprendront à connaître et à peser les motifs qui lui ont fait décerner le titre d'homme par excellence, d'homme de bien ; en un mot, comme l'a très-bien dit son panégyriste, *Homo vitæ integer.*

Homo vitæ integer! Quelle sublime peinture de la vie d'un homme! quel sujet de méditations pour les jeunes médecins, jaloux de marcher sur ses traces! *Homo vitæ integer!* Y eut-il jamais, dans un éloge, une application plus juste et plus méritée? et n'est-ce pas ainsi que vous l'avez jugé, au sein même de l'Académie? A ce mot, vous vous rappelez, Messieurs, l'éminente fonction dont vous l'aviez revêtu, et dont il s'acquittait avec un zèle au-dessus de toute expression. Quel est celui de nous qui puisse oublier qu'il fut un des principaux fondateurs de notre Société; qu'il en a été la plus ferme colonne, et qu'il parvint, à force de courage, à nous garantir du péril où voulait nous précipiter la discorde si facile à intervenir, même parmi des personnes qui s'aiment ou s'estiment? Je m'arrête, Messieurs. . . . . . N'ajoutons pas à notre douleur . . . . . Eloignons de notre pensée des souvenirs pénibles et déchirans! attachons-nous, au

contraire, à honorer les mânes de notre sage et vertueux collègue par notre union et par le maintien de nos institutions. Il me semble que ce genre d'hommages pourra seul lui être agréable, et que son ombre satisfaite se plaira à fixer son séjour dans le lieu même où vivant il fut admiré, dans ce lieu où, après sa mort, il devient l'objet de notre vénération.

Permettez-moi, Messieurs, de prolonger le sentiment de notre douleur par de nouveaux détails également faits pour nous affliger. Notre deuil doit être d'autant plus profond qu'il s'agit de M. *Legallois*, de ce laborieux collègue si avantageusement connu dans le monde littéraire, et dont une mort prématurée vient de nous priver. A peine avait-il reçu la récompense due à ses travaux, que la parque jalouse est venue l'enlever aux sciences, à ses parens et à ses amis. Que de motifs de regrets nous présente son trépas ! qu'il était loin d'être un homme ordinaire ! Ses connaissances physiologiques nous prouvent qu'il était doué d'une logique sévère, qu'il avait une imagination forte, un coup-d'œil décisif, ainsi que des vues fines et étendues : mais qu'est-il besoin de faire son éloge ? n'existe-t-il pas, Messieurs, dans l'accueil flatteur dont

l'Institut et la Faculté de Médecine ont honoré ses expériences *sur le principe de la vie*, et notamment son ouvrage *sur les mouvemens du cœur* et *sur le siège de ce principe*, ce qui en forme les trois paragraphes.

Le jugement de ces compagnies célèbres est le sceau de sa gloire et de sa réputation. Qu'il nous est donc glorieux d'avoir eu pour collègue un confrère aussi recommandable par son génie que par ses vertus morales et sociales! Vous l'avez souvent entendu dans cette enceinte..... Avec quelle modestie il nous faisait part de ses opinions sur l'*essence de la vie!* Il nous disait (et il l'a fait imprimer depuis) qu'on pourrait en connaître le principe, si l'on pouvait distinguer quelle est, dans l'organisation d'un animal, la condition précise d'où dépendent le sentiment et le mouvement. Les anciens physiologistes le reléguaient dans le cerveau; quant à M *Legallois* il croyait, au contraire, en devoir mettre le siège dans toutes les parties du corps. En effet, disait-il, pourquoi des animaux à sang froid vivent-ils après avoir été décapités? pourquoi des oiseaux marchent-ils et courent-ils après une semblable mutilation? pourquoi des mammifères, et même des hommes, ont-ils pu exé-

cuter, après la décapitation, des mouvemens qui paraissaient déterminés et dirigés par une sorte de volonté? Pourquoi, et comment se fait-il que des fœtus acéphales vivent et se développent dans le sein de leur mère? Comment se rendre raison de la mort de ces fœtus, tantôt au moment même de leur naissance, tantôt seulement au bout de quelques heures, ou même de quelques jours?

Telles sont les questions fines et profondes que M. *Legallois* ne cessait de nous proposer. C'est par elles qu'il a été conduit à faire les nombreuses expériences qui établissent le fond de son ouvrage.

Enfin, Messieurs, ceux qui se destinent à la Médecine, apprendront peut-être, avec autant de plaisir que de profit, que M. *Legallois* a dû une grande partie de ses succès à l'excellence de ses études classiques et à une culture très-approfondie des sciences physiques et mathématiques. Aussi l'ancienne Université de Caën se glorifie-t-elle de l'avoir eu pour élève. Aussi ses contemporains se plaisent-ils à le citer comme un prodige de conception et de mémoire.

Je ne me permettrai aucune réflexion sur l'u-

tilité de ces sciences préliminaires : vous savez, Messieurs, beaucoup mieux que moi, combien elles sont utiles à la Médecine; elles seules peuvent en applanir les difficultés; elles en sont, pour ainsi dire, l'introduction, et sans elles il est difficile d'y paraître avec succès.

Le docteur *Legallois* a réuni ce double avantage ; et en cela il a grandement répondu à l'attente de ses maîtres. Vous voyez, Messieurs, par les deux tableaux dont je viens de vous faire l'esquisse, que la voie de l'estime publique est ouverte à tous ceux qui, comme MM. *Guillotin* et *Legallois*, ont travaillé sans relâche à l'agrandissement de la science et au bonheur de la société.

Le bien commun a été sans cesse la règle suprême de leur conduite.

Celle de feu M. *Saillant* (Charles-Jacques), ancien médecin de la Salpétrière, fut calquée sur le même principe, mais en suivant une route toute différente. C'est ainsi qu'il a prouvé par son exemple, qu'on pouvait allier aux connaissances de l'art de guérir celles que fournit l'étude de la Théologie. Sans doute il était digne d'une ame aussi chrétienne de mettre la Médecine sous l'égide de la Religion : il se fit prêtre. Eh !

dans quel temps, Messieurs, rechercha-t-il les honneurs du sacerdoce et le titre de ministre des autels? à quelle époque se voua-t-il au culte du Seigneur et à la défense de la Foi?

Vous vous en rappelez, et malheureusement le souvenir en restera long-temps gravé dans nos cœurs: n'est-ce pas au moment où toutes les idées religieuses étaient menacées de subversion? N'est ce pas dans ces jours de deuil et de calamités que vous fûtes témoins de son changement d'état? Que dis-je! il n'en changea pas, il ne fit qu'en agrandir le cercle: dès-lors sa tâche ne se borna plus aux seuls soins de la conservation de l'homme, il apprit aux êtres souffrans à porter leurs espérances au-delà même du trépas.

Sa croyance en l'immortalité de l'ame fut de bonne heure le fondement de sa sagesse, et, dans un âge plus avancé, la source des sentimens de piété qu'il n'a cessé de professer jusqu'à ses derniers momens.

Habitans de Villiers-le-Bel! vous, témoins journaliers de son zèle apostolique, c'est à vous qu'il appartient de parler de son humilité et de son amour pour le prochain... Avez-vous jamais reconnu de l'hypocrisie dans sa bienfaisance?

Son patrimoine n'était-il pas celui des pauvres? Et, s'il économisait quelquefois, n'était-ce pas pour, en d'autres temps, leur en distribuer davantage? Vous ne répondez pas... mais combien votre silence est éloquent! vous le pleurez encore tous les jours; et vos regrets sincères, témoignages flatteurs de votre estime pour lui, l'accompagnent jusqu'au sein de l'éternité.

Voilà, Messieurs, ce que fut le docteur Saillant. Vous savez combien il était pur et austère dans ses mœurs et dans sa religion; c'est elle, bien plus que la science dont il connaissait les secrets, qui lui apprit à supporter, avec une patience et une résignation angélique, les cruelles douleurs que lui occasionna une maladie chronique de la vessie, et qui finit par le conduire au tombeau.

Il me reste, Messieurs, à vous entretenir de la perte d'un confrère non moins recommandable et digne également d'avoir part à nos regrets et à nos éloges; il s'agit du docteur Jean-Mathieu *Defrasne*, dont les titres de gloire sont l'amitié que vous lui avez portée pendant sa vie, et la confiance publique qu'il s'était acquise par ses connaissances en médecine.

S'il n'a pas laissé d'écrits, s'il n'a rien fait pour agrandir le domaine de la science, au moins a-t-il prouvé, par sa pratique, qu'il avait puisé dans de bonnes sources, et qu'il était digne des anciens dont il avait fait une profonde étude: je sais bien qu'en suivant cette marche, on n'acquiert qu'une réputation sans éclat et qu'on ne passe pas à la postérité; mais il est une autre jouissance, et celle-là, Messieurs, est bien douce pour nous, c'est de pouvoir recueillir, de son vivant, l'estime et la reconnaissance de ses contemporains.

M. *Defrasne* a eu cette satisfaction; il s'est vu estimé de ses confrères et honoré de la confiance publique : tous ses momens furent consacrés à l'exercice de la Médecine pratique; il y fit preuve de zèle et d'intelligence, ce qui lui mérita de bonne heure la place de Médecin à l'Hôtel-Dieu.

Dans les derniers temps de sa vie, il avait établi sa demeure à l'hôpital de la Pitié, dans cet asyle de la douleur, peu fait pour distraire l'homme en proie à la tristesse et à la mélancolie; aussi fut-il bientôt victime d'une telle situation morale, et nous eûmes la douleur de le voir atteint d'une fièvre ataxique qui devint pour lui

le terme de ses souffrances et pour nous le commencement de nos regrets.

Vous connûtes mieux que moi la bonté de son caractère, la douceur de ses mœurs, le prix de son savoir, et sur-tout sa modestie. Ainsi je crois pouvoir me dispenser de vous en parler davantage, car il est des bornes à tout, et même au plaisir de louer.